

L'écho

DES AMIS DE CEILLAC

ÉDITO

Lorsque j'ai été élu à la présidence de l'association des Amis de Ceillac, j'avais mille idées en tête, l'énergie d'un projet nouveau à développer et je n'imaginais pas du tout ce qui dans cet engagement allait devenir important pour moi et en faire le sel. J'en retiens la force d'une équipe formée de personnes à la fois très indépendantes et solidaires, entourée de bonnes volontés au service du collectif. Sans les membres présents qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige sur le marché ou au pot d'accueil, sans l'énergie des responsables de projets (concerts, courses

d'orientation...), sans la bonne volonté et le sens pratique de tous ceux qui viennent en toute discrétion donner un coup de main, de balai, prêter un outil, héberger, nourrir, trouver une solution, ni les expositions, ni les concerts, ni la réfection de la fontaine, ni les ateliers ou

conférences n'auraient eu lieu. Sans le soutien financier de vos cotisations et dons, nous n'aurions pas non plus pu mener tous ces projets à bien.

Des moments de lassitude j'en ai traversé, ayant parfois l'impression de ne pas avoir de vacances tant mes journées étaient occupées par les nombreuses tâches liées aux activités de l'association.

Les projets de 2018 ont été porteurs et fédérateurs : Le Fonds Régional D'Art Contemporain (FRAC) a accepté d'organiser avec nous l'exposition de l'été et de nous accompagner également les

deux prochaines années, les concerts, déjà appréciés par un large public, ont vu leur programmation encore enrichie cette année, les courses d'orientation ont été lancées avec succès. Je suis heureux de participer avec vous à ces aventures.

Didier Bertrand



« J'ENTENDS ENCORE LE BRUIT DES MOTEURS... »



Vue d'avion des inondations

A l'initiative de Jean-Paul Lin, un échange téléphonique s'est déroulé, le 4 août dernier, avec les deux pilotes d'hélicoptères Messieurs Pierre Faroux et Robert Seznec, et moi-même.

J'avais (alors) 10 ans lorsque les deux pilotes ont évacué à Briançon à bord de leurs appareils Sikorski près d'une centaine de Ceillaquins, enfants et adultes, lors des terribles inondations de juin 1957. Quel honneur et quel bonheur surtout, que ce temps d'échange avec ces deux hommes. Incroyable, impensable et utopique, et pourtant vrai ! 60 ans après, depuis l'étage du restaurant « l'Etape Gourmande » à Ceillac, nous voilà réunis pour ce rendez-vous téléphonique. Jean-Lin, l'organisateur qui va conduire les débats, Simone Fournier et André Blès, co-auteurs de l'ouvrage paru récemment « Un village dans la boue ».

A l'heure dite, Jean-Lin appelle chacun des hommes sur les deux téléphones placés au centre de la table, un troisième enregistrant les conversations. Nos deux interlocuteurs sont là, au bout du fil, par la magie des ondes. Ils étaient sergents en 1957 et avaient 25 ans. Depuis, Pierre Faroux a fait une carrière militaire à l'A.L.A.T. le conduisant au grade de colonel et Robert Seznec est devenu pilote de ligne.

Ce qui me frappe d'emblée, c'est qu'ils n'ont rien oublié, eux non plus, de leurs secours et qu'ils en parlent avec précisions six décennies après. Ils réentendent l'appel radio de leur chef, le commandant Santini, tandis qu'ils formaient, du côté d'Annecy, de futurs pilotes pour l'Algérie. Ils devaient se rendre immédiatement à leur base du Bourget-du-Lac faire le plein et vérifier les machines. Les équipages ont alors décollé le 14 juin au soir, aux commandes de lourds Sikorski H34 à

destination de la Maurienne, du Queyras, et enfin du Guillestrois.

Le 15 juin, « ce ne fut pas un ronflement de moteur que nous avons entendu enfin, mais le vrombissement de deux énormes Sikorski. Ils survolèrent le hameau et décrivèrent un large cercle dont le centre paraissait être le sommet du clocher de Sainte Cécile qu'ils laissaient sur leur droite pour se poser à la Claustre.

Au soir, c'était à nous de partir, et pour être sûrs de ne pas manquer ce rendez-vous si attendu, Francis et moi étions à l'affût du prochain bruit de moteur dans le lointain. Celui-ci repéré, nous sommes partis en courant jusqu'au lieu d'embarquement, sans dire au revoir à personne, même pas aux grands-parents que nous ne manquions pourtant jamais d'embrasser quand nous les rencontrions, à la Viero ou ailleurs.

Les petits garçons que nous étions sont tombés en admiration devant les prouesses de ces hommes casqués restés aux commandes de leur appareil le temps de décharger des vivres et d'embarquer femmes et enfants. Cela se faisait sous l'autorité du mécanicien navigant, le troisième militaire qui lui, voyageait avec nous et communiquait par radio. Ce que nous ignorions totalement, c'était qu'en altitude, les machines équipées de moteurs à piston perdaient 30 à 40% de leur puissance.

« Pour nous c'était assez acrobatique surtout lorsque nous étions en surcharge. Il nous fallait peser lourd sur le palonnier pour faire pivoter la machine au bruit infernal » ... se souviennent-ils

« C'est ce bruit qui m'avait marqué le plus, nous ne pouvions pas parler entre voisins » ... confirmais-je.

« Et nous, c'étaient ces grands-mères, toutes de noir vêtues dans leurs longues robes. Elles paraissaient inquiètes et laissaient aller quelques larmes en montant à bord de nos machines. »

Son carnet de bord à l'appui, Pierre Faroux ne tarit pas de détails sur les passagers évacués, les villages survolés et l'importance de cette mission qui leur était confiée.

Ainsi procède-t-il à six rotations sur Ceillac le 15 juin tandis que son collègue en effectue deux le 14 et cinq le 15. Soient, en deux jours, pour l'ensemble des villages queyrassins, une soixantaine d'enfants et près de 90 adultes évacués. C'étaient de rudes journées pour les

pilotes qui, le soir venu, regagnaient leur base en Savoie.

Je leur ai dit toute ma reconnaissance et en petit geste de gratitude, le seul que je puisse faire, leur offrir un exemplaire dédicacé tout spécialement de mon livre témoignage de cet épisode des inondations « Un Torrent de Souvenirs ».

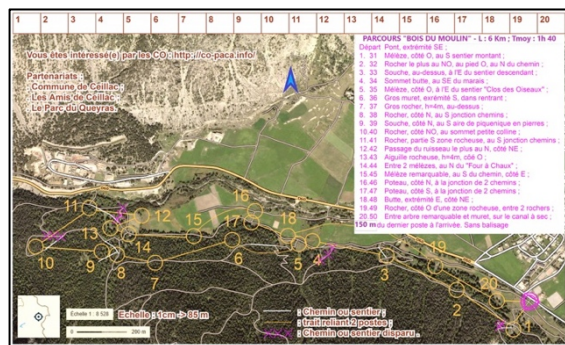
« Et la reconnaissance de tout le village » ajoute André Blès qui l'a ensuite présenté, rappelant ce qu'il était juste après les inondations, puis le remembrement des terres et enfin l'arrivée des tracteurs, les débuts de la station de ski que Philippe Lamour, élu maire en 1965, va développer ainsi que l'ensemble du Queyras au cours de ses trois mandats successifs.

Nous poursuivons notre discussion, sur les secours en montagne notamment, et ne manquons pas d'évoquer le drame vécu par Vincendon et Henri, ces deux alpinistes morts sous le Mont Blanc en janvier 1957. Pierre Faroux en connaît les moindres détails.

Et merci de nous avoir fait revivre pour une après-midi cette preuve de la solidarité et de courage entre les hommes quand ils sont frappés par l'adversité.

Robert Fournier
Ceillac, août 2017

COURSE D'ORIENTATION



Plan de la première course d'orientation

Sous la responsabilité de Jean-Claude Elias, fin connaisseur des courses d'orientations et nouveau membre du Conseil d'Administration de notre association, en partenariat avec la commune de Ceillac et le Parc Régional du Queyras et grâce à la collaboration efficace de Jeannot Meissimilly et René Germain, le premier parcours a été mis en place. Il s'étend du bas du village au Clos des Oiseaux et si cette première proposition est avant tout un

parcours d'initiation à cette discipline olympique, elle dispose de tous les critères d'un parcours officiel (balises, timing, cartes...). Elle a connu un succès immédiat : une centaine de cartes (1€) ont été vendues au cours de l'été et les retours des participants qu'ils soient randonneurs, sportifs, touristes ou habitants, venus essentiellement en famille avec leurs enfants, sont très positifs. Un second parcours devrait être proposé en 2019, vraisemblablement un peu plus « sportif » ainsi qu'une demi-journée d'initiation découverte. A terme, de nouveaux parcours de différents niveaux devraient essaimer sur toutes la commune. Pour plus d'informations sur cette discipline : <http://co-paca>



Une balise

QUESTIONS SUR L'ART...

L'exposition *Mirer 2* de Luc Dubost en 2017 à Sainte-Cécile a connu le succès qu'elle méritait ; elle a aussi le grand mérite de nous interroger sur l'art d'aujourd'hui...

Cet art, tout à la fois, nous séduit et nous déroute, nous intéresse et nous laisse perplexes ; il peut nous subjuguier comme nous agacer... *Mirer 2*, c'est beaucoup de vide dans une lumière d'aurore, des nuages roses et leur ombres mouvantes, le scintillement des perles qui se disséminent dans tout l'espace, des petits nuages de papier rose qu'on disperse et un superbe mouvement de « création collective » entre les Ceillaquins et les passants...

Quoi de neuf dans tout ça pour nous troubler ? Prenons un chef-d'œuvre incontesté du passé, par exemple *la Pietà* de Michel-Ange. Soit un bloc de marbre de Carrare poli, une figure de femme jeune et belle, portant sur ses genoux la dépouille de son fils mort : s'en dégage une émotion forte mais maîtrisée. Le tout est sublimé par l'importance et la dévotion que la religion catholique accorde à la Vierge Marie... Concrètement, c'est une œuvre unique, belle, faite pour durer. S'il devait y avoir usure ou

dégradation, toutes les batteries de « restaurations » sont là pour effacer *des ans l'irréparable outrage*. Et dans saint Pierre de Rome, la statue est sous très haute protection...

Dans l'art d'aujourd'hui, on ne parle plus « d'œuvre d'art », mais de « performance », « d'installation », de « création collective, éphémère... », « d'événement »...

Les trois qualités que nous avons soulignées pour l'œuvre ancienne - unique, belle, faite pour durer - ont été battues en brèche par près de deux siècles de révolutions dans l'art : l'*unique* a été balayé par l'essor des reproductions de plus en plus parfaites ; la *beauté*, imitation idéalisée du réel, a été supplantée par le *convulsif* cher aux surréalistes, puis la mise en scène de l'horrible, voire de l'insoutenable ; le *durable* est désormais écarté par le choix délibéré de l'éphémère et du fragile, exposé à la destruction...

Mirer 2 n'échappe pas à ce mouvement : inspirés des couronnes de perles du cimetière voisin, les nuages sont reproductibles et faits de matière issue du commerce. Même protégés sous l'auvent de Saint-Sébastien, ils finiront, comme les couronnes des tombes, par disparaître... L'art, c'est l'événement, c'est le moment, fugitif et donc déjà irrémédiablement passé, de l'exposition.

Heureux, seuls, ceux qui l'ont vécu !

Cela pose question : pourquoi, contrairement à nos pères, choisissons-nous l'élan de la destruction plutôt que ce qui va durer, ce qui passe plutôt que ce qui reste, le sable plutôt que le marbre ?

Parallèlement aux artistes, les philosophes dits *nihilistes*, Nietzsche et Schopenhauer en tête, ont théorisé cette attirance du rien et analysé les pentes de la décadence. Ils ont même parlé de la *Schadenfreude*, ce plaisir morbide de détruire, de faire des dégâts et des décombres...

On notera ici au passage que, jour après jour, des téléphones portables anonymes abreuvant nos journaux télévisés d'images de catastrophes et que *l'obsolescence programmée* organise méthodiquement la *destruction massive* de nos objets usuels.

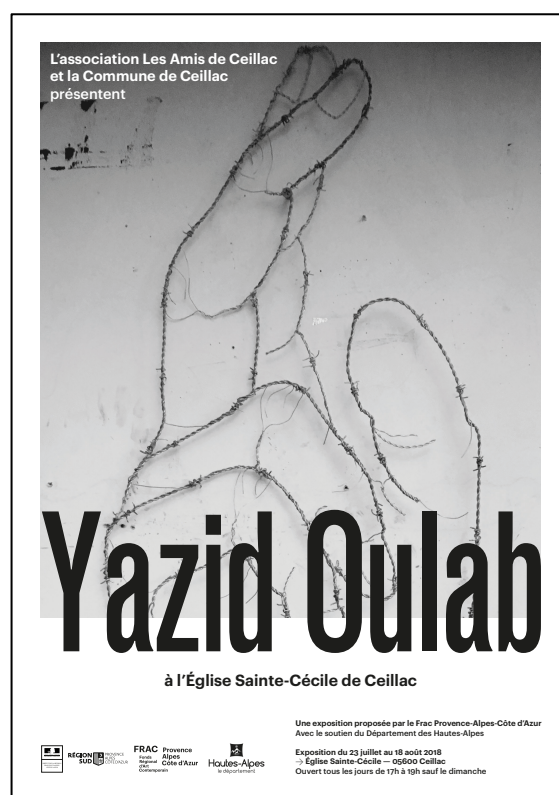
Mirer 2 apparaît bien comme un excellent exemple de notre ambivalence : joie de la création collective et de l'événement festif, évanescence de la réalisation et fuite des choses jusqu'au vide.

Faut-il désespérer pour autant ? Non ! D'abord il y a bien, dans ces propositions éphémères et sans matière, œuvre de création. *Mirer 2* le prouve. Ces événements nous parlent du temps présent, qui croit que la matière est virtuelle et qui pense selon la *doxa* des médias. Le paradoxe, c'est que, ce faisant, elles deviennent... *académiques* ! Elles révèlent surtout notre angoisse métaphysique.

Ce qui est rassurant, c'est que les jeunes artistes se tournent à nouveau vers la matière : la gravure, le modelage, la céramique et même la tapisserie amorcent un retour en force. On ré enseigne le dessin !

Les *Amis de Ceillac* ont donc de beaux jours devant eux, pour explorer tout ce qui advient ! Et Sainte-Cécile continue de s'affirmer, été après été, comme un laboratoire de l'art vivant.

Bernard Busser, Maurice Maillard,
Henri Pérouze



ANECDOTE

Il y a plus de 20 ans, qu'avec des amis, nous avons voulu acheter une grande maison fermière à Ceillac. Pour réaliser cette opération nous avons décidé de constituer une SCI (Société Civile Immobilière). Il fallait lui trouver un nom !

Jean Chabrand, qui nous fait visiter la maison, était le cousin du dernier propriétaire Joseph Perron. Il y avait gardé des moutons pendant longtemps et entreposé du matériel suite à l'avalanche qui détruisit le hameau du Thioure en 1978.

C'est d'abord par lui que nous avons appris que Joseph Perron, resté célibataire, était connu sous le nom de « lou sarraire ». Qu'est-ce que cela voulait dire ? Nous étions tous des « étrangers » et ne connaissions rien à la langue d'oc, encore moins au patois ceillaquin !



La lumière est venue du dictionnaire rédigé par Frédéric Mistral où il est dit :

sarrairé (n.m) : serrurier et sobriquet pour « mauvais ouvrier »

sarraié (n.f) : serrure et nom donné à la mésange dont le chant ressemblerait à une serrure qui grince !

Une autre source (via Internet) indique aujourd'hui :

sarraire : scieur de long

sarrié : serrurier

sarraio : serrure

sarraié : mésange.

Désireux de garder une trace du passé dans la nouvelle vie de la maison, la S.C.I. a donc pris le nom de « La Sarraie » et la mésange en est devenue l'emblème !

Geneviève Michard

CONTES, LÉGENDES ET ANECDOTES DE NOTRE VILLAGE

Nous allons vous narrer au fil des « Écho des Amis de Ceillac », des contes, légendes et anecdotes de notre village.

Le grand spécialiste de ces « nouvelles » fut Pierre Grossan, né le 19 septembre 1925 au hameau de Laval, dernier d'une famille de 7 enfants.

Il passa sa vie entre le hameau de Laval – Quigouret et le village de Ceillac.

Il sera le facteur au grand cœur, ouvert à tous, avec un immense sourire. Il distribuera le courrier des Postes et Télécommunications de 1949 à 1980, sur les communes de Vars, Guillestre, Champcella et bien entendu Ceillac. Pendant la saison estivale, après son travail et l'aide effectuée à la ferme pour suppléer à son beau-père, il faisait découvrir aux touristes toute la beauté de sa vallée, la vie de son village.

Passionné de lecture – autodidacte – il pouvait relater la genèse des plantes, des fleurs, des arbres, des champignons et même des étoiles. Il avait toujours une anecdote à raconter sur sa montagne, anecdote glanée dans les lectures ou au cours des veillées habituelles de sa jeunesse.

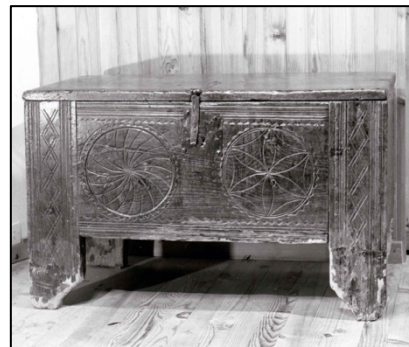
Il narrait la vie, sa vie et savait être tour à tour sérieux, émouvant, jusqu'à tirer parfois quelques larmes à son auditoire, ou malicieux avec dans le regard des étincelles d'humour, le parfait conteur.

Il parcourait le haut du département des Hautes-Alpes pour égayer des soirées de contes. Il faisait partie de plusieurs associations.

Il nous quitte à l'âge de 87 ans le 28 octobre 2012.

L'Association "Pays Guillestrin" avait recueilli dans « contes et légendes en pays guillestrin » paru en juillet 2008, deux contes que nous découvrirons dans les numéros à venir.

André Blès



Coffre

Pendant les inondations du printemps 1957 à Ceillac, Pierre n'hésite pas à traverser le torrent pieds nus pour acheminer le courrier.



Sources :

* Pays Guillestrin n° 2 1993 et n° 4 1994

*Photothèque personnelle et de Paul Bonnet, Fournier Carle, Fournier Jean Joseph, Fournier Mège.

*Termes ceillaquins : Robert Fournier et Jean Pierre Reynaud.

* Je remercie Éliane Grossan pour la relecture et Simone Fournier pour la frappe du texte.

LA SOUPE AU SERPENT

Il était une fois..., nous jouions dans une veillée, nous nous arrêtions pour écouter « lou Papo », c'était le nom qu'on donnait au « grand-père » ; il n'y avait pas encore de Papy dans le langage de ce temps et rares étaient les arrière-grands-parents. On mourait plus jeunes dans les hautes vallées.

C'était en 1870. Il y avait eu la guerre et des hommes avaient été mobilisés pour défendre des provinces près des frontières. Un de ceux-là avait laissé dans un hameau de la vallée du Cristillan, au Bois Noir, sa femme avec un petit garçon de huit ans et une fillette de quatre ans. À la fin juin, la petite famille partit de Ceillac

pour monter au chalet d'alpage dont simplement les murs de l'étable ainsi que la cheminée étaient un peu mal joints par un mélange de chaux cuite (sous le hameau des Chalmettes) et de terre grasse du torrent des Roussettes.

Fin juillet, il fallait couper le foin à la faux pour nourrir, l'hiver à Ceillac, la mule, une vache, deux chèvres et une dizaine de brebis ; et la mère Cécile qu'on appelait Suzon en patois, alla demander de l'aide aux cousins de son mari Jean-Baptiste (le nom du patron de la chapelle du hameau). Par respect pour le saint, on l'appelait Tite et son garçonnet Titon.

Le premier sollicité, Joseph, du hameau de Rioufenc, accepta car le Tite était son parrain, le deuxième, Chinne des Chalmettes se fit davantage prier disant qu'il avait beaucoup de travail en retard (il s'était rendu malade pour se faire réformer), mais accepta. Quant au troisième, Auguste du hameau du Serre, il dit qu'il ne pouvait pas, sa femme ayant eu un bébé en avance alors qu'elle ramassait le foin dans un pré pas loin du chalet. Elle avait même accouché derrière une trousse de foin secourue par une voisine. Mais comme il était un bon ami du Tite, il accepta, pour une fois pensa-t-il.

La veille, la mère Suzon fouilla dans son « escrin » (coffre), où elle mettait quelques provisions à l'abri des rats : il y avait encore un morceau d'épaule de cochon salé, deux tommes de l'hiver, dans une « semoïre » pendue aux poutres du plafond à l'abri des rats, deux gros pains durs de l'automne (on faisait le pain pour un an) et se souvint qu'elle avait mis des œufs dans une caisse remplie de cendres de bois pour les conserver. Le lendemain elle se leva de très bon matin, il était encore nuit, alla traire sa vache et les chèvres et fit bouillir une grande casserole de lait. Elle mit un pain sur le couvercle de la « maît »



(*pétrin*) qui servait de table, avec le « taille-pain » (*lame de fer sur une planche creuse*). Bientôt



les trois faucheurs arrivent avec leurs outils qu'ils déposent contre le mur du chalet et crient à la mère Suzon : « le

temps est incertain faisons vite ». Ils rentrent et rompent quelques tranches de pain dur dans des écuelles en bois faites au tour et sortent avec la mère Suzon devant eux, pour leur montrer les limites des prés. Elle les quitte en leur disant : « *à la soupe quand le soleil éclairera le chalet.* »

En arrivant, elle va chercher « slou puonor » (*chaudron*) d'eau à la source des chalets, ravive le feu dans l'âtre de la cheminée, puis pend le chaudron sans couvercle à la « cumascle »



(crémaillère). Elle sourit en regardant les flammes qui entourent le chaudron et la fumée qui lèche la crémaillère, en pensant au cantique que chantaient les jeunes filles à marier de Molines, St-Véran, Château-Queyras et Ceillac en faisant le tour de la chapelle de saint Simon.

Elle serre les poings, essuie une larme et se met à éplucher les pommes de terre. Elle tourne le dos à la flamme, elle est éclairée par la porte du chalet ouverte, pour donner du tirage au feu. Toute affairée à son travail, elle ne s'inquiète pas d'entendre un bruit comme un morceau de bois qui éclate avec un petit sifflement. L'eau bout à gros bouillon dans le chaudron lorsqu'elle y verse les pommes de terre, des épinards sauvages, des petits pissenlits et un morceau d'épaule de cochon salé. Au bout d'un moment, avec une cuillère en bois, elle goûte la soupe, ajoute un peu de sel, un peu de sarriette et réduit la cuisson en pendant le chaudron un peu plus haut aux anneaux de la crémaillère. Elle dispose des écuelles sur le pétrin, met les couverts en bois, les verres qui sont d'anciens verres à moutarde, un pot d'eau et une bouteille de vin clair de Gaboyer. Elle a décroché le chaudron, l'a posé sur le sol de terre battue et prend « lou cassiour » (grande louche) pour sortir le bout de cochon et ensuite écraser sommairement les légumes encore durs. Elle tourne la soupe, a l'impression qu'elle accroche, pense au lard et retire la louche. Et alors que voit-elle en poussant un cri ? Le lard de cochon est bien dans la louche, mais, pendant par le milieu du corps un serpent est accroché au manche en bois. Que faire ? Les pierres du chemin résonnent des pas des faucheurs, elle les entend parler. Résolument avec une autre cuillère elle envoie le serpent

dans le foyer où il brûle aussitôt. Elle goûte la soupe en soufflant très fort pour ne pas se brûler. Elle a bien un petit parfum pas connu, elle ajoute un peu de poivre gardé précieusement, quelques baies de genièvre, une gousse d'ail coupée menu, un bon verre de crème. Elle se sert une petite louche et la trouve assez bonne et surtout n'a pas mal au ventre ni envie de vomir comme elle avait peur.

« *Alors, elle est prête cette soupe ?* » s'écrie Auguste qui est le premier, « *vous savez que pour les faucheurs la soupe de huit heures (heures du soleil) est la meilleure ?* » « *Oui* », répond la mère Suzon en rougissant, « *j'espère qu'elle vous plaira* ». Les faucheurs se servent, y trempent du pain, Auguste en reprend une deuxième fois. Pendant ce temps Suzon leur fait une omelette avec de la ciboulette sauvage ramassée au hameau du Rabinoux (le lieu d'où partaient les sorcières pour aller à Riou Vert). Un morceau de tomme finit le casse-croûte. Puis les faucheurs repartent avec leurs outils vers d'autres prés, frappent leurs faux avant de recommencer à faucher. Ils sont contents. Mère Suzon, selon la coutume leur a donné une « boutte »,



Une boutte

petit tonneau en pin cembro fait à Ceillac d'une seule pièce, pleine de vin du Champ du Pin, sous le Central Téléphonique à Guillestre. À ce petit tonneau on boit à la régala, pour que cela dure davantage.

Les faucheurs travaillent beaucoup, la sueur coule sur leurs fronts, les faux bien aiguisées chantent en cadence, même si de temps en temps un caillou invisible dans l'herbe haute en ébrèche une. Le soleil monte et vers 10 heures 30, ils ont fini ce quartier avec une heure d'avance et pendant ce temps...

Il ne reste qu'un mince squelette calciné du serpent que regarde la mère Suzon et, faisant le tour du chalet, elle cherche à comprendre. Sur la cheminée au raz du toit, il manque une pierre et dans le creux laissé par la pierre quelques brindilles. C'est l'endroit où le serpent était enroulé et dormait lorsque le soleil levant, puis la chaleur, l'ont réveillé. L'eau chantait dans le chaudron, il a cru que c'était un petit oiseau tombé par mégarde et accroché dans la cheminée. Poussé par la faim et la curiosité, il s'est glissé par un petit trou entre deux pierres disjointes, il s'est penché pour mieux voir et le mortier vieilli s'effritant, la fumée l'asphyxiant un peu, il est tombé dans l'eau bouillante. C'est le bruit qu'avait entendu la mère Suzon. Nous avons dans notre jeunesse réparé les cabanes de bergers en coinçant des mottes de terre herbeuses entre les pierres au printemps, mais au printemps d'après, il fallait recommencer car les rats et même les marmottes aimaient cet abri.

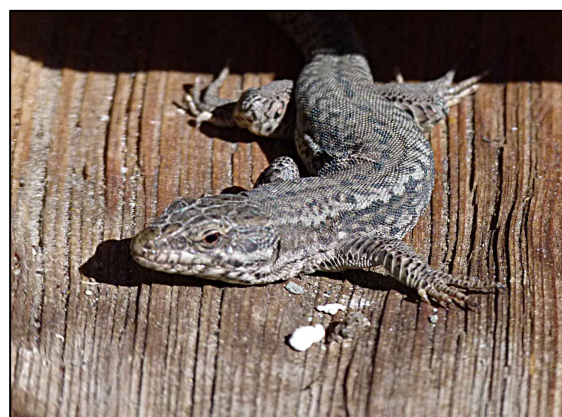
Les faucheurs tout heureux de la bonne matinée rentraient pour manger. La mère Suzon comme c'était l'habitude leur partagea le morceau de cochon salé, des pommes de terre, une salade de pissenlits cueillis en altitude sur la côte glacée, un morceau de tomme, du pain ramolli à la vapeur, deux verres de vin et un sucre mouillé d'eau de vie de Risoul. Ils se séparèrent en remerciant la mère Suzon de les avoir bien soignés, sans l'embrasser car cela aurait porté malheur à son mari le Tite. Les enfants réveillés depuis longtemps se jetèrent au cou des faucheurs car eux c'était permis. Mais il y avait encore des prés à faucher, et l'histoire n'est pas finie, car malgré ses peines et ses joies la vie continuait...

Une dizaine de jours après, la mère Suzon avait fini de ramasser le foin. Le temps avait

« serv » pour cela, malgré un orage, après un violent coup de vent, qui en avait enlevé une partie sur pré. Mais il n'avait pas été perdu, amoncelé dans une petite « combette » à côté (nom donné aux creux qui vallonnent nos alpages). Elle refit le tour des faucheurs. Les deux premiers, le « Tite » et le « Tienne » se firent un peu prier, mais acceptèrent de revenir. Quant à Auguste, il répondit qu'il ne pouvait pas. Il était souvent malade depuis qu'il avait bu du bouillon de cendres de bois pour se faire réformer, il avait le ventre encore enflé. Une pauvre « tatan » (vieux tante célibataire) disait de lui qu'il avait une descente de matrice. La mère Suzon se mit presque à genoux, alors il répondit faisant sa grosse voix :

« J'irai à condition que vous nous fassiez une bonne soupe comme la première fois. »

« J'essayerai », dit la mère Suzon en rougissant, se demandant comment elle ferait. Sur le chemin du retour elle réfléchit. Lorsqu'elle était bergère avec les gamins de son âge, lorsque le petit troupeau de moutons « chômait » (l'ancêtre de notre chômage), ne bougeait plus, les bêtes mettent leur tête à l'ombre du ventre des autres, sur une colline exposée au vent. Pour passer le temps les gardiens du troupeau jouaient à ce qu'ils pouvaient. Après les devinettes, les cailloux dans les mains, ils allaient parfois à la chasse aux lézards. L'un d'eux se mettait à siffler ou fredonner une chanson près des murettes soutenant les champs en terrasse. Avec un peu de chance une « lagramuse » (*lézard gris*),



plus rarement, vers l'adroit, un lézard vert sortait pour écouter. Parfois un serpent, mais alors tous avaient peur. Par contre les lézards se laissaient attraper par un garçon plus courageux, souvent en y laissant la queue dans l'embuscade. Et Suzon qui fût dans son enfance un garçon manqué pensa :

« *Pourquoi je ne réussirai pas encore ?* » Et pendant les quelques jours avant la prochaine fauche des prés, elle attrapa quelques lézards et même un petit serpent qu'elle garda précieusement dans un petit plumier en bois sculpté, cadeau de son mari.



Comme la première fois, elle se leva de grand matin, mit chauffer l'eau dans le chaudron et lorsqu'elle le « tourna l'onde » (bouillir à grosses bulles), elle y précipita le serpent, les lézards certains sans queue, puis fit sa soupe comme d'habitude. L'ayant goûtée, elle la trouva bonne, puis la servit aux faucheurs prenant bien soin d'enlever avec une « écumoire » dont elle se servait pour écrémer le lait, le reste des reptiles. Les faucheurs se régalerent et Auguste lui promit qu'il viendrait faucher le seigle quand la moisson serait mûre à condition qu'elle donne la recette de la soupe. En bonne femme un peu coquine, elle jura de le lui dire après la moisson, sachant bien qu'elle ne le ferait pas. Ce qui arrangea cela, c'est que son mari, blessé sans gravité, rentra le 23 août, la veille de la fête de Saint Barthélémy au Thioure. Il remercia les faucheurs, leur offrit au soir de la fête un verre de vin rapporté d'Alsace. Le Tite et la Suzon rentrèrent chez eux, partageant avec leurs enfants la moitié d'un pain « rousset », mélange de seigle et de froment, acheté à Guillestre. Puis ils burent un verre de bon vin, s'enfermèrent dans leur lit clos en attendant que les enfants dorment...

Auguste essaya d'avoir la recette de la soupe mais Suzon était libérée de sa promesse puisque son Tite était rentré et fauchait la moisson. Le froid arriva avec la Saint Luc et, à la Toussaint la neige se mit à tomber, obligeant bêtes et gens des plus hautes « meïres » (chalets d'alpages) à descendre à Ceillac. Ceux du Thioure et du Villard ne le faisaient qu'à la veille de Noël.

La grippe attrapa la mère Suzon après les chauds et froids qu'elle avait « pris » dans les derniers jours d'octobre. Une vilaine toux la secouait, en plus elle attendait un enfant qu'elle aurait appelé Barthélémy, en souvenir... Son mari la soignait comme il savait avec des cataplasmes de farine de lin et de moutarde, des frictions de térébenthine mais pas de ventouses, cela aurait pu faire des taches « au fruit ». C'est ainsi qu'on appelait un petit à naître, qu'il soit humain ou bête. Il lui faisait aussi des tisanes de fleurs cueillies dans la montagne, mais toujours à l'adroit des vallées parce que plus chaud. Mais l'état de Suzon ne s'améliorait pas. Son Tite voulait savoir le secret de la soupe que lui avait vanté les faucheurs. Sachant qu'elle perdait des forces, elle lui demanda de ne le dire à personne, pas même au prêtre qui vint la confesser avant Pâques. Au début mai, elle accoucha à l'étable, dans le lit clos, d'un garçon « ondoyé » sur le poignet, alors qu'il donnait encore des signes de vie ! (registres paroissiaux de Ceillac). Quelques heures plus tard, ils s'éteignirent tous les deux. Je vous ferai grâce dans mon récit de la douleur du Tite, de ses enfants. Les funérailles selon les rites que je ne raconterai pas tant elles ressemblaient à certaines coutumes barbares que nous voyons à la télé maintenant. Les faucheurs étaient dans le cortège qui accompagnait la mère Suzon au pied du « grand », c'est ainsi qu'on nommait le clocher du cimetière. Et la vie continua de s'écouler, les enfants grandirent et un jour le garçon demanda à son père s'il pouvait épouser une fille d'Auguste. Son père dit oui, mais Auguste demanda « échange », c'est-à-dire que son fils, pas malin comme lui, se marie avec la fille du Tite. Cela se faisait souvent pour ne pas partager les terres qui étaient déjà bien morcelées. Les jeunes acceptèrent ce marché et, le soir de la noce, le vieux Tite, qui avait bu un coup de trop, se décida à dire la recette de la soupe au serpent. Les deux faucheurs, eux aussi invités furent d'abord surpris d'un secret si bien gardé puis se mirent à rire d'avoir été si bien « bernés ». Ils levèrent leurs verres à la santé des mariés en se faisant promettre d'être invités aux « abatailles », repas de baptême, des prochains enfants qui ne sauraient attendre plus d'un an, et même avant encore, si tout allait bien, en demandant au menu...LA SOUPE AU SERPENT

Pierre Grossan

PARABOLE

Je ne vis d'abord qu'une insolite tache claire dans le grand pré que je longeais, sans penser à rien, heureuse seulement du matin clair et de l'air vif.

La curiosité l'emporta et, au risque de désagréables surprises, je voulus découvrir ce qui m'intriguait. Je quittai donc le sentier pour m'approcher de la dépression où gisait une chose informe : il y avait là une bête couchée sur le flanc, immobile, le cou tendu comme pour un appel désespéré, les pattes raides, le ventre énorme. Une brebis que je crus morte. Je fis quelques pas jusqu'à la toucher. Elle ne bougea pas ; mais bien qu'aucun membre ne tressaillât, l'œil était vivant et j'y lisais l'effroi. La pauvre bête affolée me fixait d'un œil unique injecté de sang. Elle pouvait être blessée : je cherchai des traces de sang, des signes de lutte. Il n'y avait rien de cela sur elle. Elle reposait dans un berceau d'herbe haute que le vent d'automne couchait alentour.

Depuis combien de temps était-elle là ? Mon approche aurait dû la mettre debout, mais elle m'avait laissée venir, l'œil emplí d'épouvante. Alors je me baissai et, tendant tout doucement la main, j'effleurai sa tête, la caressai et lui parlai dans l'espoir naïf de la rassurer.

La pauvre brebis m'entendit ; peu à peu, son œil devint plus confiant.

"Tu ne peux rester là, lui dis-je, un loup ne tardera pas à te découvrir. Allons ! Lève-toi !"

C'était ne pas réaliser combien elle était exténuée. Elle avait dû longtemps lutter pour se relever puis, résignée, elle s'était abandonnée dans l'herbe avec l'acceptation silencieuse des bêtes qui attendent la mort. Cependant, je l'exhortai avec insistance ; l'une de ses pattes trembla, se souleva un peu puis retomba sans force.

J'arrachai quelques brins d'herbe et les lui tendis. Elle les prit doucement sans relever la tête. Je passai alors derrière elle, glissai mes mains sous son échine et, dans un grand effort, je tentai de la redresser : je ne pus que sentir la douce chaleur de la toison dans laquelle mes doigts s'enfonçaient. Ma brebis

était trop lourde d'inertie, de ce ventre énorme où palpait peut-être un agnellet.

Je savais que bien plus haut, là où la montagne n'est plus que roche aride, sur un replat de terre ocre, un berger avait sa cabane. Je décidai donc d'aller vers lui pour l'avertir de la présence de la bête qui gisait tout en bas. La montée était raide. J'arrivai essoufflée devant une porte de tôle fermée : pas de signes de vie aux abords de la cabane, pas de linge sur le sommaire étendoir ni de bouteille oubliée dans l'auge de pierre où coulait la source... Même le murmure de l'eau semblait dire l'absence. J'avais dans mon sac quelques allumettes. Contre toute attente, je les brûlai l'une après l'autre et me servis des bouts noircis pour tracer quelques mots sur la porte afin d'alerter le berger s'il revenait sur les lieux.

Je redescendis vers ma brebis. Elle n'avait pas bougé. Je ne pouvais me résoudre à la quitter mais je ne savais plus que faire, sinon tenter

de la nourrir patiemment de quelques brins d'herbe afin qu'elle finisse par vouloir vivre et se mettre debout. Et je l'encourageai, inlassablement.

La haute montagne, en automne, est pleine de mystère. Si la solitude et le silence des grands

espaces ne vous apeurent, peut-être avez-vous quelquefois senti la présence de petits êtres malicieux qui, vous ayant longuement observé, vous ayant vu vous débattre devant l'obstacle, ont, espiègles, dansé autour de vous, heureux de vous venir bientôt en aide...

D'où était-elle venue cette mince silhouette surgie à quelques pas de moi, sur le sentier que j'avais quitté pour rester auprès de ma brebis ? Qui l'avait avertie de mon désarroi ? Elle me regardait. C'était une vieille dame frêle que je n'avais ni vue ni entendue venir.

Étonnée, j'allai vers elle et lui expliquai ce que je faisais là, désolée de ne pouvoir mieux aider la pauvre bête. Elle comprenait. Elle voulait bien faire quelque chose mais il ne fallait pas compter sur le berger, il n'était plus là et mon message laissé sur la porte était inutile. "Mais ajouta-t-elle, il y a encore la bergère et son troupeau dans le fond de la vallée. Il faudrait lui ramener la bête." Elle parla de son époux.



Trop faible lui aussi pour soulever un si grand poids, il pouvait cependant conduire sa voiture jusqu'au pré où nous nous efforcerions d'amener la brebis et la chargerions dans le véhicule pour aller la rendre à son troupeau. Mais comment la ranimer ?

La vieille dame partit et promit de revenir avec son mari. Je la vis s'éloigner, toute menue sur le chemin qui descendait vers le premier hameau d'alpage, inhabité dès la fin de l'été. Elle m'avait dit y rester jusqu'aux premiers froids, tant que la neige ne compliquait pas les choses.



Je demeurai près de la brebis, lui massai vigoureusement les pattes, lui donnai de l'herbe qu'elle prit doucement et, par moments, je soulevais autant que je le pouvais son arrière-train. Quelques signes m'encouragèrent : elle relevait parfois sa tête et, tordant le cou, elle faisait un effort nerveux pour s'arracher à ce creux qui la retenait prisonnière et sans force. Puis son corps retombait, impuissant. Mais elle voulait vivre, il fallait continuer.

Le vieux couple arriva dans sa voiture, un gros véhicule tout terrain qui allait jouer un rôle d'importance. L'homme paraissait faible en effet, en apparence aussi mince et frêle que sa compagne. Mais comme dans le visage de son épouse, il y avait les yeux pleins de gentillesse et du plaisir de rendre service. La vieille dame avait apporté un ancien drap de lit fait de grosse toile, de ceux que des grand-mères, il y a encore peu de temps, gardaient intacts dans les hautes armoires. Le véhicule mis en place aussi loin dans le pré que le permettait le terrain, nous nous occupâmes de la brebis. Le drap solide servit de palan : on le glissa, plié en plusieurs épaisseurs, sous le ventre de la bête. En le soulevant de part et d'autre de son corps, on donna de fortes impulsions à la brebis pour l'aider à se redresser.

Elle trembla, agita les pattes, tordit plusieurs fois son échine et... Miracle ! se mit sur ses

pattes avant tandis que nous tenions tout l'arrière de son corps suspendu par le linge. Notre joie fut grande. "Allez ! Ma belle !, lui disions-nous, ça y est ! Avance ! Avance ! C'est bien !"

Le comique de la scène ne nous échappait pas : nous faisons progresser notre brebis à pas tremblants, l'arrière-train tenu en l'air par le drap, comme une brouette vivante dont nous aurions tenu les brancards. Et nous arrivâmes ainsi, la vieille dame et moi, haletantes, penchées sur la pauvre bête qui faisait de son mieux, jusqu'à la voiture dont le coffre avait été ouvert.

Là nous attendait le plus gros effort que nous devons fournir : faire grimper la brebis dans le véhicule. Le vieux monsieur fit son possible pour aider sa compagne à empoigner le drap qui tenait la bête debout tandis que, la saisissant à bras-le-corps, dans un embrassement fougueux et odorant, j'arrivai à poser ses pattes avant sur le rebord du coffre. Je me joignis très vite aux deux généreuses personnes qui la soutenaient avec beaucoup de mal et nous parvînmes enfin à la hisser dans le 4X4.

Il n'y avait plus de crainte dans les yeux de notre brebis ; assise cette fois, elle nous regardait, tranquille. Nous, nous étions épuisés, mais contents. Nous partîmes vers la bergerie du fond de la vallée, blottis tous les trois à l'avant du véhicule, suants, fatigués, heureux. Nous ramenions la brebis perdue.



Quand nous sommes arrivés à la bergerie, il y avait de l'effervescence : chaque éleveur venait le jour-même reprendre son troupeau et la bergère semblait aussi agitée que les bêtes qu'elle s'efforçait de séparer. Elle s'avança vers nous, inquiète ; les chiens tournaient autour d'elle en aboyant et elle les renvoyait vers le troupeau. Quand elle apprit pourquoi

nous étions là, son visage changea et elle s'écria : "Oh! Mon Dieu ! Je n'avais pas vu qu'il me manquait une bête ! Mais comment j'aurais pu faire ?" Elle paraissait sincèrement désolée et coupable de ne pas être allée à la recherche de l'égarée. Le vieux monsieur ouvrit le coffre du véhicule. L'un des chiens qui était revenu tourner autour de sa maîtresse bondit alors vers la brebis qui, aussitôt, se mit debout sur ses pattes encore grêles et sauta de la voiture. La bergère l'arrêta, l'entoura de ses bras et la conduisit doucement vers un petit enclos attenant à la bergerie. "Elle va se remettre, dit-elle, je ne peux pas la laisser avec les autres, elles sont trop nerveuses aujourd'hui".



Quand elle revint vers nous, elle était plus détendue, souriante, et ne savait comment nous remercier. Elle nous invita dans sa cabane, insista pour qu'on s'y assoie et nous offrit du fromage, du vin frais et des raisins qu'on lui avait apportés la veille. Nous passâmes là un des plus heureux moments de l'automne en montagne. Il faisait froid dans la cabane, le poêle n'avait pas été allumé, mais nous y étions bien.

Avant de repartir, nous allâmes caresser notre brebis qui semblait plus forte dans son enclos. Et sur le chemin du retour, nous nous sentions peut-être plus forts nous aussi...

*Marie Jouvenel
Montpellier - Novembre 2012.*

**J'appris ce jour-là qu'une bête tombée dans une dépression de terrain, et trop lourde pour se relever, pouvait se laisser mourir de faim.*

BRÈVES

Exposition de l'été 2018

Si les deux étés précédents nous avons mis à l'honneur un artiste, Luc Dubost, et en 2017 initié avec lui une œuvre collaborative rassemblant dans sa réalisation l'artiste, les villageois petits et grands et les touristes pour enfilier des millions de perles, nous avons poursuivi cette année les dimensions collaboratives et contemporaines de notre action.



Vernissage de l'exposition de Yazid Oulab

En effet, c'est avec le Fonds Régional d'Art Contemporain (FRAC) qui cherche à rendre les œuvres accessibles à de nouveaux publics et à favoriser l'enrichissement intérieur que leur vue produit, que nous avons organisé une exposition hors les murs, dans ce bel édifice « touchant les étoiles » au cœur des montagnes de la région PACA, qu'est Sainte-Cécile. Poursuivant notre démarche collaborative, les enfants et les habitants de Ceillac ont choisi dans les immenses réserves du FRAC l'artiste Yazid Oulab. Pascal Neveux, directeur du FRAC, écrit de lui « Par les valeurs qu'il véhicule à travers ses œuvres, il est porteur d'une vision des échanges culturels et intergénérationnels qui dépassent de loin le champ des arts plastiques mais qui soulèvent aussi des questions essentielles et fondamentales qui sont celles de la transmission, de la notion d'identité culturelle et de l'universalité de toute démarche artistique ». Cet artiste a exposé entre-autre à Dubai et New York et a participé à de nombreuses expositions dans de grandes institutions comme le Musée d'Art Moderne à Luxembourg, Beaubourg et le Grand palais à Paris. Il sonde les thèmes du lien social et de la transmission à travers la réalisation d'œuvres polysémiques et ses œuvres révèlent un lien direct avec son propre

vécu et interrogent sur le sens de la vie, la place de la religion, de la famille et de l'importance du cadre socio-culturel dans la construction de la personnalité.

Une convention de trois ans a été signée avec le FRAC avec lequel nous devrions organiser les deux prochaines expositions.

Bilan été 2017

Un programme éclectique de 6 concerts, tant de chants que de musique classique ou folklorique et de gospel, a été proposé durant juillet et août. Il a rassemblé un public de 708 personnes qui ont écouté, parfois dansé et largement applaudi les artistes.



Installation Mirer 2 dans l'église Sainte-Cécile

Mirer 2 a conduit quelque 1 708 visiteurs à l'église Sainte-Cécile qui ont pu admirer cette installation poétique de Luc Dubost réalisée avec la collaboration de dizaines de mains assidues à produire des kilomètres de fil perlé. L'association des Amis de Ceillac a acquis une douzaine de nuages dont elle a fait don à la Commune et qui devraient demeurer devant l'église Saint-Sébastien.

Le concert de Noël, cette année plutôt concert du Nouvel An en raison du drôle de calendrier des vacances scolaires, a accueilli un enfant du pays, Alexandre Renard, jeune et brillant contre-ténor et son accompagnateur Grégory Berhuy. Gratuit, il a été pris en charge par l'Association et la Commune. Plus de 80 personnes ont bravé le froid et la neige pour s'enchanter de cette



écoute.

Ces actions ont pu être menées grâce à l'implication forte de quelques membres de l'association et des habitants qui de près ou de loin les ont aidés, qui à faire des kilos de petits-fours salés, loger les musiciens, les accueillir pour un repas d'après concert, balayer l'église, repeindre les panneaux d'exposition, assurer une permanence ou une visite guidée... en toute simplicité et dans la bonne humeur. Que chacun soit remercié pour son appui précieux.

Concerts été 2018

Cette année encore Marie-Noëlle Robin a choisi des artistes qui ont su satisfaire toutes les oreilles et bien souvent aussi les yeux. Les concerts ont connu un vif succès et une bonne fréquentation. Deux points forts :

Le concert au bord du lac Sainte-Anne par l'ensemble « Les semelles2vents ». On évalue à 300 personnes les participants à cette manifestation. Une belle façon d'accueillir pour la première fois Monseigneur Malle à ce pèlerinage.



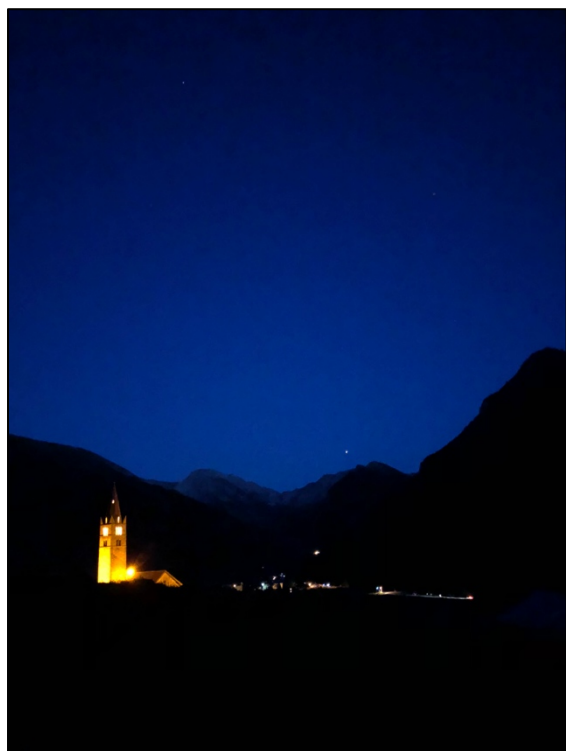
Les flutistes du quatuor Rozace

Le concert aux chandelles en l'église Sainte-Cécile donné par le « quatuor Rozace » ensemble formé de quatre étudiants du Conservatoire National Supérieur de Paris.

Que ces deux belles réussites ne nous fassent pas oublier les autres concerts de l'été : Sax & l'Air, Peinture et orgue, ensemble Archémia, duo Madruga et Just for Joy

Tristesse

Six décès sont venus toucher notre association. Ceux d'Antoinette Grossan et de Marcelle Hurvy, anciennes Amies de Ceillac, de Marie Imbert, 94 ans "belle figure et mémoire du village" qui a été membre de notre association, faisant même partie de son conseil d'administration et dont les avis étaient toujours éclairés et judicieux, de Simone Troussier qui proposait un atelier sur les instruments de musique, celui qui touche Juliette Chabrand, membre de notre conseil d'administration, qui a perdu sa petite-fille Céline. Toute notre sympathie va aux familles. L'été 2018 a été endeuillé par le tragique accident qui a coûté la vie au jeune Pierre-François Gauthier, fils de Fabienne et Christophe, petit-fils d'Emile et petit-neveu de Juliette Chabrand. Emile et Juliette sont des membres actifs de notre association et nous partageons leur grande peine ainsi que celle de Fabienne et Christophe.



Mars au-dessus de l'église Sainte-Cécile

SOUPE AU CHOU



*Chou vert pas trop gros
4 pommes de terre (de type Charlotte)
3 carottes
2 oignons
2 gousses d'ail
1,5 l d'eau ou de bouillon de volaille
Bouquet garni*

Laver le chou et le couper en fines lanières. Blanchir le chou 2mn à l'eau bouillante, le rafraîchir dans l'eau froide et égoutter.

Éplucher carottes et pommes de terre, les couper en petits morceaux.

Dans un grand faitout, faire revenir dans de l'huile d'olive l'ail et les oignons émincés, sans les colorer. Ajouter les légumes, le bouquet garni, le sel et le poivre et mouiller avec l'eau ou le bouillon.

Dès ébullition, couvrir partiellement, baisser le feu et laisser mijoter une demi-heure.

Un saucisson à cuire ou une tranche épaisse de lard fumé ou non peuvent être ajoutés en cours de cuisson.

Un plat qui réchauffe...

« Les Amis de Ceillac », Association loi 1901, déclarée à la Sous-Préfecture de Briançon le 18 Septembre 1975 enregistrée RNA sous le n° W051001605 – Siret 820 234 193 00010 – Siège social : Mairie - Place Philippe Lamour - 05600 Ceillac – lesamisdeceillac@ceillac.com